NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

73 Nº 4 1951

Genèse et structure du moi humain à la lumière des sciences biopsychologiques modernes. II

Georges CRUCHON (s.j.)

p. 364 - 384

https://www.nrt.be/es/articulos/genese-et-structure-du-moi-humain-a-la-lumiere-des-sciences-biopsychologiques-modernes-ii-2633

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

GENÈSE ET STRUCTURE DU MOI HUMAIN

à la lumière des Sciences biopsychologiques modernes (suite)

II. LE MOI CONSCIENT ET SA PÉRI-STRUCTURE BIO-SOCIALE

Les progrès accomplis par la biochimie, la bio-électricité et la neurophysiologie, nous ont permis de sonder l'infra-structure corporelle du Moi et les pulsions qui s'y rattachent. Quant au Moi de la conscience de veille, il représente la zone claire, ou du moins la plus claire de notre Moi, celle qui est l'objet privilégié de l'introspection. Or cette zone de pensée consciente n'est pas particulière à l'homme. Les animaux ont également un Moi empirique conscient, qui s'organise dans le monde des objets et des vivants qui les entourent, et qui forme ce qu'on pourrait appeler la péri-structure bio-sociale du Moi. Avant d'avoir ordonné rationnellement les objets et les personnes de son monde bio-social, le Moi humain commence par en faire une organisation empirique, qui continue à régir sa conduite pour une large part, toute sa vie durant, et qui est même essentielle à son adaptation au milieu ambiant. Sans doute la pensée consciente de l'homme ne se meut pas uniquement dans ce monde d'objets empiriques, mais elle y est largement engagée.

Pourtant cette affirmation de l'existence d'une pensée empirique consciente, organisatrice et intelligente, commune à l'homme et aux animaux, répugne à beaucoup d'esprits. De même qu'ils refusent à l'homme les instincts, comme s'il n'était pas un « animal » raisonnable, certains refusent à l'animal toute pensée consciente, établissant ainsi un abîme infranchissable entre l'animal et l'homme, et s'obligeant à expliquer des conduites semblables par des principes tout différents. Il nous faut donc examiner cette question de la conscience et de la pensée animales, afin de mieux comprendre une part importante de notre vie psychologique consciente.

La conscience et la pensée animales.

Il ne suffit pas, pour refuser la conscience aux animaux, de dire que nous ne pouvons pas savoir ce qui se passe en eux (1). Une telle déclaration revient à ôter toute valeur aux connaissances qui ne portent pas sur le Moi humain individuel et qui se font par inférence.

---

(1) V.g. Bourdon, dans le *N. Tr.* de Dumas et J. Cl. Filloux, *Psychologie des Animaux*, dans la Coll. *Que sais-je ?*

Or on peut, semble-t-il, admettre, en toute certitude, que des êtres pourvus d'un système nerveux de même texture que le nôtre ont une sensibilité semblable à la nôtre, perçoivent comme nous des objets, surtout si l'on observe que les vertébrés supérieurs ont un cerveau pourvu des mêmes lobes que le nôtre et que, dans ces lobes, les localisations cérébrales se distribuent de la même façon (2). Si la conscience vigile et la perception des objets est liée chez nous à l'activité du champ cortical, où se trouvent ces localisations, pourquoi les animaux ne percevraient-ils pas consciemment des objets, lorsque leur cerveau entre en activité après le sommeil ?

A la base de ce refus d'une pensée consciente chez les animaux, il y a ce préjugé idéaliste que partout où il y a conscience il y a esprit. Mais c'est là un principe que ne confirment ni la science, ni la simple observation. Les Scolastiques, pour leur part, ne faisaient aucune difficulté à accorder aux animaux, avec la perception et la mémoire, une certaine intelligence et prudence, et même une certaine ébauche de conscience et de réflexion. Dans son *De Anima*, Aristote remarque que sentir c'est non seulement recevoir une impression, comme la boule de billard, mais aussi sentir que l'on sent, et donc avoir conscience. Reprenant ces vues, saint Thomas accorde à la sensibilité une ébauche de réflexion : « Sensus incipit redire ad essentiam suam, quia cognoscit se sentire » (*Ver.*, q. 1, a. 9).

On a également cru que les animaux différaient de l'homme par l'absence de pensée intentionnelle et de langage, et c'était logique, si on leur refusait la conscience. Mais c'est à nouveau une affirmation sans preuve, que contredisent de nombreux faits bien établis. Là encore saint Thomas était d'une opinion beaucoup plus proche de la science moderne. Pour lui les animaux avaient un véritable langage intentionnel : « Bruta exprimunt suos conceptus signis naturalibus » (*Ver.*, q. 9, a. 4, 10^{m} et q. 24, a. 2, 7^{m}). L'usage du signe expressif ne lui paraissait pas caractéristique de l'homme, mais lié à la simple connaissance sensible : « Si homo uteretur sola cognitione sensitiva, quae respicit solum ad hic et nunc, sufficeret sibi ad convivendum aliis *vox significativa*, sicut et ceteris animalibus, quae, per quasdam voces suas conceptiones invicem sibi manifestant » (*In Perih.*, lect. 1, 9 et lect. 2, 2). C'est indiquer parfaitement la nature éminemment sociale du langage, sur laquelle a tant insisté Pierre Janet (ad convivendum aliis), et aussi son origine naturelle concrète et spontanée, à base de mimèmes expressifs détachés de l'action et capables d'induire chez autrui des représentations sensibles et des souvenirs correspondants, avant d'être devenu chez l'homme un système d'algébrismes conventionnels capables d'évoquer non seulement une image concrète, mais une idée générale élaborée par la raison et liée à cette image. Chez une infirme

(2) Cfr H. Roger et C. T. Morgan, *op. cit.*

bien douée, comme Marie Heurtin, ce langage supérieur humain permettra le développement de la culture mentale; mais chez un idiot il n'éveillera que des situations concrètes, comme pour l'animal.

Les études de psychologie animale poursuivies par des savants de tous les pays depuis cinquante ans n'ont fait que mettre davantage en relief le niveau mental, affectif et social, auquel s'élèvent les animaux et surtout les animaux supérieurs. Ce sont les abeilles butineuses de von Frisch (3), qui semblent s'indiquer par gestes la direction, la quantité et la distance des provendes. Ce sont les singes supérieurs que l'on est parvenu à faire travailler en Amérique pour des jetons. Ces jetons, véritables billets de banque et monnaie de singe..., leur donnaient droit ultérieurement à se procurer divers fruits dans des distributeurs automatiques. Il y a là l'ébauche d'une véritable pensée symbolique (4). Plus récemment encore on a observé de plus près les attitudes sociales des animaux, les hiérarchies, les phénomènes d'ascendance et de soumission qui règlent leur conduite et constaté la similitude frappante qui existe entre leur comportement et le comportement prérationnel de l'homme. Les chimpanzés peuvent s'habiller et se déshabiller, s'asseoir à table, boire et manger comme l'homme avec verres et fourchettes, allumer et fumer des cigarettes, aller à bicyclette, ouvrir et fermer des portes avec des clefs en choisissant la bonne. Ils sont sensibles à la moquerie, éprouvent le besoin de se faire pardonner quand ils ont mal fait, manifestent du chagrin, de la jalousie, de l'affection pour leurs parents et leurs gardiens, ont une très bonne mémoire et une vie sociale déjà évoluée (5).

---

(3) K. von Frisch, *Ueber die Sprache der Bienen*, dans le *Zool. Jahrb.*, 1923, p. 1-186.

(4) J. B. Wolfe, *Effectiveness of token rewards for chimpanzees*, dans la *Comp. Psych. Monogr.*, 1936, n. 12. L'usage de l'instrument qu'est l'outil et celui de l'instrument que sont le geste, la voix, la monnaie, posent, nous semble-t-il, les mêmes problèmes à l'animal. Le langage chez les animaux est un moyen d'obtenir un effet concret, et il peut l'être aussi chez l'homme. Mais il s'agit toujours dans ce cas de susciter une action chez un socius par l'intermédiaire d'un schème lié à cette action par voie associative, héritée ou acquise. Il ne s'agit pas chez eux, bien entendu, de susciter une représentation pure (si l'on peut parler ainsi) ou à fortiori un concept abstrait, ce qui a lieu dans le langage humain. Il y a cependant chez eux intentionnalité, non seulement en ce sens qu'ils visent un effet, mais qu'ils peuvent (lorsqu'il s'agit des animaux supérieurs) saisir le rapport concret qui lie l'instrument-signe à l'effet, tout comme ils peuvent saisir le rapport qui lie l'instrument-bâton à la récompense. Ce sont sans doute ces « intentiones » que saint Thomas appelle ici « conceptus », mot qui est équivoque aujourd'hui. Il y a symbolisme dans l'exemple apporté ici, pour autant que le moyen employé n'a qu'un rapport de convention avec l'objet à obtenir. On pourrait parler de pensée symbolique chez les animaux dans un autre sens très différent, pour autant qu'ils ont une pensée peuplée de symboles et d'archétypes, à la façon de notre pensée onirique ou subconsciente. Mais nous ne pouvons traiter ici ce problème en détail. Qu'il nous suffise d'avoir pour nous l'autorité de saint Thomas pour ne pas sembler suspect de vouloir donner aux animaux une intelligence humaine.

(5) Köhler, *L'intelligence des singes supérieurs* (v. Bibliogr.); Kellog, *Le singe et l'enfant* (trad. partielle du livre *The Ape and the Child*, New York, 1933).

Si nous passons maintenant des attitudes sociales des animaux à leur comportement vis-à-vis du monde des objets qui les entourent, des expérimentations précises, conduites par les Gestaltistes, comme Köhler et Guillaume, sur les chimpanzés, montrent que le niveau de leur pensée est fort élevé (6). Ils peuvent en effet élaborer des schèmes de détour, lorsqu'un obstacle les sépare de leur proie, se servir d'instruments pour résoudre des problèmes de situation que des enfants de cinq ans ne peuvent dominer et concevoir à cette occasion une suite d'opérations à effectuer, ce qui montre qu'ils s'élèvent déjà au-dessus du présent immédiat. A la suite de ces travaux, dont certains furent exécutés en pleine Sorbonne, des philosophes idéalistes eux-mêmes, comme Brunschwicg (7), ont dû reconnaître que les animaux sont capables de « synthèses mobiles », ou, si l'on préfère, de schèmes empiriques, ébauche et point d'appui de la pensée rationnelle. M. Madinier, de son côté, écrivait : « Entre l'activité vitale, qui exprime l'intelligence objective de la nature et l'activité rationnelle, qui est l'intelligence réfléchie, il y a, semble-t-il, une intelligence sensori-motrice, qui est une puissance d'organisation, de prévision et, en un sens, même de compréhension, puisqu'elle est capable de s'adapter au réel et de se remodeler en face d'un changement dans le milieu (8). »

Mais alors, à moins d'attribuer à l'animal un esprit et une âme immortelle, force nous est de reconnaître que le psychisme issu de la matière, ou en tout cas périssable avec elle, est capable d'une certaine conscience de soi, de s'orienter dans son espace-temps biologique et de prendre conscience aussi de l'activité d'autres congénères autour de lui. Et corrélativement il faut bien admettre que, chez l'homme aussi, il y a une organisation empirique du Moi et de sa péristructure bio-sociale, qui se fait sans l'intervention nécessaire de l'esprit. Voyons par quelles étapes elle passe.

Organisation et développement du moi dans l'enfance.

Durant les deux premiers mois de sa vie, l'enfant vit dans l'espace très réduit qui constitue l'enceinte de son berceau. Hors de là il ne s'intéresse à rien, bien qu'il entende assez rapidement toute la gamme des sons ; il ne sait pas en effet manœuvrer ses yeux pour les grandes distances. Vers six mois environ, il a suffisamment progressé pour se reconnaître dans le miroir, mais il lui faudra une année entière pour que les différents segments de son corps soient intégrés dans la commande volontaire. On le voit progressivement au cours de la première année, au fur et à mesure du développement de son système

(6) Guillaume, *L'intelligence des singes,* dans le *N. Tr.* de Dumas, 1941.
(7) Brunschwicg, *Introduction à la vie de l'esprit.*
(8) Madinier, *Conscience et Mouvement,* p. 432. Voir aussi Delacroix, dans le *N. Tr.* de Dumas, t. V, p. 262-272.

nerveux, capable de tenir sa tête droite sur ses épaules, au lieu de la laisser pendre, puis se tenir assis, ramper, marcher à quatre pattes et enfin se tenir sur ses deux pieds (9).

Après avoir ainsi conquis la maîtrise suffisante des différents segments de son corps, l'enfant fait une première crise d'affirmation de soi. Comme il peut maintenant se déplacer et ne plus vivre totalement en parasite, il prend possession d'un espace plus élargi, où le portent ses premiers pas chancelants, y transporte des objets et commence vers les quinze mois à se livrer à des exercices d'instrumentation, comme ceux du bâton et de la ficelle servant à manœuvrer des objets (10). Il est alors au niveau des anthropoïdes, mais, sur le plan pratique et en ce qui concerne les problèmes de situation, sa pensée restera stagnante jusque vers cinq ans (11).

Ce palier tient sans doute au fait que, vers la même époque, le sens de ses intérêts se déplace du pôle extérieur qu'est le monde bio-social vers le pôle intérieur, où il commence à jouer avec les symboles mentaux. C'est en effet au cours de la seconde année que le langage prend son départ et l'on constate que la possibilité de juxtaposer des mots dans l'espace coïncide avec le moment où l'enfant, ayant élaboré ses schèmes de direction, peut indiquer par exemple d'où il vient et distribuer des objets dans l'espace (vers dix-huit mois). Il semble donc que la pensée symbolique pour éclore suppose l'élaboration d'une sorte de plan opératoire abstrait, dans lequel s'ordonnent les éléments de l'action et de la représentation. Les idiots n'y parviennent jamais.

Mais du même coup le Moi de l'enfant qui joue avec sa pensée et jongle avec les mots prend davantage d'importance. Aussi, autour de trois ans, quand la pensée intérieure a acquis suffisamment de développement et que l'usage des membres est assez maîtrisé, une nouvelle crise du Moi se fait jour, qui sera plus longue. C'est une sorte de révolte contre la tutelle parentale, un esprit d'opposition et de contradiction marqués, ce sont les poussées jalouses du complexe d'Œdipe, accompagnées d'attitudes sexuelles plus intenses et d'agressivité (12). En même temps on voit se développer l'imitation intentionnelle, à peine ébauchée chez l'animal, et qui prolonge le mimétisme. L'enfant est capable d'inventer des mimèmes descriptifs des objets et des choses. C'est enfin l'époque où, le langage aidant, l'enfant commence à tisser le récit de sa vie, qu'il peut s'exprimer à lui-même de façon distincte. Aussi trois ans est la date limite, au delà de laquelle il n'existe pas de souvenirs personnels clairement conscients (sauf événements traumatisants). Ici encore Freud se rencontre avec la plupart des psychologues.

(9) Cfr Gesell, *The first five years of life*, New York, 1940; Carmichael, *op. cit.*

(10) Cfr Piaget, *La naissance de l'intelligence*; *La construction du réel.*

(11) Cfr A. Rey, *L'intelligence pratique chez l'enfant.*

(12) Cfr Dublineau, *Les grandes crises de l'enfance* et tous les livres d'inspiration psychanalytique consacrés à la Psychologie de l'enfant.

Cette crise commence à se dénouer autour de cinq ans et fait place à un moment d'équilibre qu'on appelle l'âge de grâce, suivi à nouveau d'une longue période d'introversion, d'égocentrisme solitaire, et de gaucherie timide, avec une débauche luxuriante de l'imagination. L'enfant vit alors dans la fiction, ses rêves prolongent sa pensée diurne, il opère sur les poupées ou les objets à son usage des transferts affectifs, très éclairants sur ses tendances (13). Bref il n'est plus aussi bien adapté à son environnement bio-social, un peu comme un schizoïde, qui rumine intérieurement des images.

Mais avec le début de l'âge de raison et des exercices scolaires proprement dits, autour des sept ans, le pôle des intérêts se déplace à nouveau et c'est le moment où va éclore le petit être social, aimant les jeux de groupe et les compagnons, se soumettant assez bien à la discipline et même établissant des règles de jeu que tous doivent observer. De neuf à douze ou treize ans en particulier l'enfant vit vraiment au dehors; il est peu replié sur soi, aime le « goupillage », les collections, rêve de films de cow-boys et nullement d'amour ou de sentiments (14). Tout cet édifice se renversera à la puberté et ce sera une nouvelle éclosion du Moi, celle du Moi amoureux et du Moi vraiment personnel.

On voit que le Moi humain, beaucoup plus que le Moi animal, est tiraillé et oscille entre le repliement intérieur et l'adaptation au monde extérieur, entre l'introversion et l'extraversion. Il ne trouve son assiette qu'à l'âge adulte, où la vie mentale d'une part et la vie sociale d'autre part acquièrent leur équilibre normal. Ces deux vies du reste ne sont pas si opposées qu'on pourrait le croire. Le langage intérieur, qui renverse l'enfant sur soi au moment de son apparition, est un instrument nécessaire à la vie en société et suppose la volonté de s'adapter, comme on le constate chez les malades mentaux, qui à l'inverse se font un langage ésotérique ou refusent de parler. Or la mise en place du langage humain et la compréhension des termes dont il use sont un travail de longue haleine, qui accapare les énergies de l'enfant.

Pourtant si l'enfant s'introvertit, ce n'est pas seulement parce que le travail intellectuel l'absorbe, car on n'expliquerait pas alors qu'il soit socialement bien adapté de neuf à douze ans, où il acquiert ses connaissances scolaires. Il est probable que des raisons physiologiques et hormonales jouent ici un rôle plus important qu'on ne croit et contribuent à affaiblir le Moi temporairement. Il semble en tout cas que ces alternances constituent un jeu de balancement profitable. En effet, suivant l'adage connu, le Moi se pose en s'opposant. Or pour s'opposer et dominer, il faut qu'il se contruise et s'intériorise, afin de

(13) Cfr Piaget, *La formation du symbole chez l'enfant.*
(14) Cfr Dublineau, *sup. cit.* et Gesell-Ilg, *L'enfant de cinq à dix ans.*

préparer le développement de ses moyens d'action, de former son jugement personnel sur les choses et les gens. Pour être libre, il faut que l'homme secoue les chaînes de son enfance, le dressage animal, si bienfaisant qu'il ait pu être, pour se soumettre à des motifs d'ordre idéal et par respect des valeurs spirituelles qu'il a reconnues pour la loi intérieure de sa conduite. Or ce Sur-moi métempirique, dont nous verrons tout à l'heure la tardive apparition, suppose une vie intérieure et une réflexion personnelle prolongées.

Le champ de conscience perceptif et le champ cérébral.

Mais avant d'en venir à ce Sur-moi et aux forces spirituelles qui constituent la superstructure du Moi, essayons de traduire en langage bio-psychique le jeu des forces auxquelles doit faire face le Moi empirique engagé dans le milieu ambiant.

Si l'on en croit les données là encore convergentes de la Psychologie Gestaltiste, du Behaviorisme et des Réflexologues américains qui ont repris les travaux de Pavlov, le Moi empirique constitue, avec le monde des personnes et des objets qui gravitent autour de lui, un champ d'unités structurelles, qui s'attirent ou se repoussent au sein de la conscience. Des auteurs comme Kurt Lewin [15] ont essayé de représenter graphiquement par des vecteurs ces forces diverses, qui entourent le Moi aux prises avec telle ou telle situation et Murray, inventeur d'un test caractériel très réputé, a écrit un gros ouvrage sur la dynamique vectorielle des tendances [16]. Donnons quelques exemples de ces explications dynamiques.

Dans une pouponnière expérimentale américaine un bébé avait eu peur d'un lapin et chaque fois qu'il le revoyait la situation traumatisante initiale se reproduisait, avec les émotions et les inhibitions qu'elle comporte. La peur qui se traduisait ainsi, était une réaction acquise, un réflexe conditionné, comme la salivation au son de cloche, ou le vertige chez l'agoraphobique. Il fallait donc déconditionner ce réflexe. Pour cela on imagina d'apporter le lapin à l'heure du repas de l'enfant, mais à distance suffisamment éloignée. Pris entre la crainte et l'appétit, l'enfant hésita, puis se décida à manger. Le lendemain on rapprocha le lapin d'un mètre et, tous les jours suivants, d'un nouveau mètre. Pour finir l'enfant mangea sans difficulté avec le lapin dans ses bras. C'est tout le problème de l'apprivoisement des animaux.

Mais c'est aussi, pour une large part, le problème des névroses. Grand nombre de névropathes sont des hyperémotifs, des anxieux, dominés par des peurs, dont l'origine remonte parfois jusqu'à la petite enfance. D'où des attitudes infantiles et sottes, dont ils souf-

(15) Dans Carmichael, *Manual of Child Psychology.*
(16) Murray, *Explorations in Personality,* New York, 1938.

frent eux-mêmes, des contractions et inhibitions, des rétrécissements du champ de conscience, comme chez les hystériques, qui les empêchent de s'adapter au milieu bio-social. Il y a des lapins, des ogres, des diables, qui hantent leur subconscient et qu'ils n'ont jamais pu regarder en face. Ce sont donc des problèmes de situation qui n'ont pas été résolus et qui naissent d'un conflit entre le Moi empirique et sa péri-structure, comme le montrent les névroses expérimentales créées chez l'animal par des situations difficiles ou imprévues.

Les chiens par exemple sont des animaux capables de discerner, après dressage, deux formes géométriques, telles que le cercle et l'ellipse. Or si, par des transformations successives, on rapproche de plus en plus la forme de l'ellipse de celle du cercle, il se produit une ambivalence, une situation anxieuse (17). L'animal ne pouvant plus distinguer fait une crise nerveuse et il faut le calmer au bromure. De même un chien apercevant un jour son jeune maître coiffé d'un turban lui saute à la gorge. Cette apparence insolite l'avait dérouté, comme le bébé qui voit sa mère gantée de noir et se met à crier. De même encore, si l'on augmente indéfiniment la chaîne des excitants tactile, auditif, optique, etc..., qui servent d'amorce successive à un réflexe conditionné, on s'aperçoit qu'à partir d'une certaine limite le transfert n'est plus possible et que la chaîne se désorganise (18). Tout se passe comme si la chaîne d'associations, passant les bornes de l'intégration, amenait une révolte de l'organisme et donc de l'animal. Celui-ci en effet non seulement n'enregistre plus, mais s'agite ou tombe dans la torpeur mentale. Ces faits, remarque M. Dalbiez (19), rappellent les inhibitions créées par les situations traumatiques refoulées et la sensibilisation névropathique à certains objets qui touchent à la sphère du refoulé.

Mais si nous comparons maintenant la dynamique du champ perceptif à la dynamique du champ cérébral, nous sommes amenés à constater — et la psycho-chirurgie nous le confirmera — que ces deux champs sont superposables, ou mieux n'en font qu'un. Il ne faudrait pas en effet ressusciter ici le psycho-parallélisme. Toute activité du Moi conscient *est* aussi une activité cérébrale. Cette dernière n'est pas un double, mais la matérialité même du fait psychologique. On peut en effet constater dans le cerveau des effets de champ, observer des inhibitions bio-électriques dans les cas de contracture hystérique, ou encore détruire les blocages anxieux par le choc électrique ou d'autres méthodes de choc, qui modifient considérablement les forces bio-électriques du cerveau.

D'autre part les localisations cérébrales, — à condition de les entendre précisément en termes de dynamique, c'est-à-dire sous forme

(17) Cfr Chauchard, *Le système nerveux*, p. 43.
(18) Cfr A. Rey, *Etude des insuffisances psychologiques*, t. I, p. 169.
(19) *Ibid.*, p. 165-166.

d'éléments assez simples et strictement localisés, permettant des structures complexes d'objets et de relations, qui intéressent de larges régions ou même l'ensemble du champ cérébral, — sont aujourd'hui un fait irrécusable, auquel on aboutit par des méthodes très diverses (20). Or de même que l'infra-structure du Moi, le Ça freudien, représentant les pulsions instinctives, avait ses centres de contrôle dans le diencéphale, ainsi la seconde instance freudienne de la personnalité, le Moi conscient, dont le rôle est de faire face au monde extérieur, se projette et s'organise, avec sa péri-structure d'objets, dans les deux hémisphères.

En effet les fibres nerveuses, en provenance des sens externes qui servent à s'orienter dans l'espace, viennent aboutir dans des aires très précises du cerveau, toutes situées en arrière du sillon de Rolando. Les sensations visuelles se projettent à l'extrémité de la zone occipitale, les sensations auditives dans la zone temporale voisine de l'oreille, les sensations tactiles, en provenance de toute la surface du corps, sur la bordure postérieure du sillon de Rolando, en remontant de bas en haut, à commencer par le visage et la bouche jusqu'aux membres inférieurs. Autour de ces zones de projection élémentaires se trouvent des aires moins strictement délimitées, qu'on appelle les aires gnosiques. Elles servent non plus à recevoir les messages sensoriels, mais à les coordonner sous forme de synthèses perceptives, par exemple pour percevoir telle forme colorée comme un violon résistant et sonore, ou pour percevoir la valeur symbolique d'une carte à jouer, d'un drapeau, d'un mot écrit ou entendu. C'est donc dans toute cette région postérieure au sillon de Rolando que s'organise l'espace perceptif et là aussi que se projette l'image du Moi corporel, situé dans cet espace.

Au contraire, en avant du sillon de Rolando et en progressant vers le pôle frontal, on trouve les zones qui intéressent les commandes motrices et par conséquent les réponses aux excitations. Tout d'abord, sur la bordure antérieure du sillon de Rolando, les commandes motrices élémentaires des divers segments du corps, dans le même ordre que pour la sensibilité réceptrice, c'est-à-dire la tête en bas et les pieds en haut. Puis viennent les intégrations de ces commandes, par ensembles intéressant toute une région du corps, le buste, les deux bras, etc., ou même l'ensemble du corps. Reste le pôle frontal, qui, nous le verrons, sert à la surveillance et au contrôle de toutes nos réactions.

On peut donc bien dire que les hémisphères sont un champ d'organisation des données concernant le monde extérieur et des réponses que le Moi doit y faire. De même que le diencéphale était l'étage d'intégration des pulsions et de la vie instinctuelle, les hémisphères sont celui de la vie consciente de relation, qui met le Moi aux prises avec sa péri-structure. Et de fait, quand la conscience diurne s'éveille et

(20) Cfr la plupart des neuro-physiologistes actuels : Lhermitte, C. T. Morgan, Delay, etc.

que les sens externes entrent en activité, des ondes particulières se mettent à traverser le cerveau, qui disparaissent quand le sujet s'endort ou tombe dans la torpeur; elles témoignent de l'activité bio-électrique accrue du cerveau. Enfin il n'est pas sans intérêt de noter que la même répartition des centres sensitifs et moteurs autour du sillon de Rolando existe chez l'animal, chien ou singe, ce qui montre qu'il s'agit bien d'une fonction empirique, même si chez l'homme elle est imprégnée de pensée abstraite. L'énorme excroissance qu'ont prise chez l'homme les hémisphères correspond sans doute au développement de sa pensée symbolique.

L'équilibration du Moi dans l'adolescence. Sur-moi et idéal du Moi.

On sait que, selon Freud, le Moi conscient, dont le rôle est de s'adapter au monde extérieur, est dominé par une instance inhibitrice, qu'il appelle le Sur-moi. Cette instance, tard venue dans le développement de l'individu, est faite des disciplines de dressage, introjectées de façon plus ou moins consciente par l'enfant dans sa Psyché.

Nous n'avons pas à décrire ici les mécanismes complexes de cette introjection. Mais si nous comparons là encore le schéma freudien aux données de la neurologie et surtout de la psycho-chirurgie toute récente, on est frappé de voir que la région préfrontale des hémisphères peut être identifiée avec le Sur-moi, ou plus exactement avec les mécanismes d'inhibition et de contrôle qui répondent au Sur-moi. En effet depuis longtemps on avait remarqué que la région préfrontale était électivement atteinte dans des cas de manie, où le sujet ne se contrôle plus. Vittoz de son côté prétendait observer le contrôle cérébral dans la région préfrontale. Enfin on est arrivé à délivrer des obsédés anxieux de leurs inhibitions paralysantes par l'opération aujourd'hui célèbre de la lobotomie préfrontale, c'est-à-dire en sectionnant les fibres qui relient la zone préfrontale au reste des hémisphères et au diencéphale (21). Une telle correspondance matérielle entre les instances freudiennes de la personnalité et l'organisation de la matière nerveuse fait éclater le conflit toujours renaissant qui opposait les partisans des médications purement psychologiques, comme Freud lui-même, et les partisans des médications organiques. On se rend compte en effet que l'on peut soigner les névroses soit par la voie organique, soit par la voie psychologique. La lobotomie, le choc électrique, les chocs bio-chimiques agissent sur le champ cérébral, mais aussi les émotions ou leur déconditionnement par des méthodes d'apprivoisement psychologique comme est la psychanalyse. Le Moi est à double entrée, pourrait-on dire; on l'atteint par voie physique et par voie psychologique et c'est la preuve irréfutable de l'unité du composé humain.

(21) Cfr C. T. Morgan, *op. cit.*, et J. Delay, *Méthodes biologiques en clinique psychiâtrique.*

En tout cas, si nous nous représentons le comportement humain comme régi par le rapport de ces trois instances qui composent la personnalité et qui sont le Ça, le Moi conscient et le Sur-moi, on peut dire que tout le problème de l'éducation et de l'équilibration, à laquelle l'adulte doit parvenir sous peine de névrose, consiste à harmoniser les forces non pas seulement psychologiques, mais bio-psychologiques, qui répondent à ces trois instances. Le Moi, pris entre les forces pulsionnelles du Ça et les forces inhibitrices du Sur-moi, doit, pour pouvoir s'adapter à son entourage, intégrer dans sa personnalité ces autres instances, qui font partie du Moi total et qui autrement le divisent et le paralysent.

Or ce problème est compliqué du fait que les forces en présence varient avec l'âge et les circonstances. Ainsi nous avons vu que le Moi, après la crise des trois ans, se replie et devient timide. Le Sur-moi semble alors s'affirmer et prendre le pas, comme le veut Freud, tandis que les deux autres instances sont faibles, livrant ainsi l'individu à un sentiment de culpabilité de nature anxieuse. (Il ne faut pas confondre en effet le mécanisme anxieux en question, qu'on retrouve chez l'animal dressé et surpris en faute, et la contrition filiale inspirée par la charité spirituelle. Mais évidemment il y a des états mixtes, où l'angoisse se mêle à la charité et qui font difficulté).

Plus tard, de sept à douze ans, c'est au tour du Moi de se fortifier et, comme nous l'avons vu, l'enfant de cet âge sort progressivement de sa timidité pour devenir batailleur. Aussi s'adapte-t-il facilement alors aux disciplines de groupe, aux règles sociales, puisqu'un Moi fort et sans grandes pulsions instinctuelles, comme c'est le cas dans cette période de latence sexuelle, n'est pas inhibé par la peur.

Mais vienne l'adolescence, avec ses transformations hormonales réagissant sur la croissance et la sexualité. La force musculaire double en peu de temps ([22]), les hormones sexualisantes et génitales montent à un taux très élevé ([23]) et érotisent l'organisme qu'elles arrosent. Du coup le Ça prend une importance considérable. Mais les pulsions agressives ou jouisseuses se heurtent aux forces d'interdiction du Sur-moi. C'est alors la grande crise de l'adolescence, qui s'étend jusque vers dix-neuf ans chez la fille, jusque vers vingt-cinq ans chez le garçon ([24]). Elle se subdivise en deux crises, décalées dans le temps. La première, ou crise de puberté amoureuse, est celle où les pulsions amoureuses, après s'être investies dans l'amour narcissique, doivent se porter vers l'amour d'autrui hétéro-sexualisé, en traversant généralement une phase intermédiaire ambivalante, à tendances homo-sexuelles ([25]). La

(22) Cfr Luella Cole, *Psychology of Adolescence*, 3e éd., p. 29.

(23) Cfr Caridroit, dans le *N. Tr.* de Dumas et Carmichael, *Manual...*, p. 641.

(24) Il y a beaucoup de divergences entre les auteurs sur les limites de l'adolescence, cfr Carmichael, *op. cit.*, p. 636.

(25) C'est ce qui ressort non seulement des théories de Marañon et des Psychanalystes, mais aussi de sexologues indépendants comme Havelock Ellis.

seconde, ou crise de puberté mentale, est celle où le Moi, après une période d'opposition plus ou moins stérile à toutes les disciplines éducatives, met en question les valeurs intellectuelles, sociales, morales et religieuses (26). Elle doit aboutir à la formation d'un idéal personnel, à des convictions raisonnées, qui puissent rendre acceptable et faire entériner, dans ce qu'il a de bon, le dressage des premières années. On peut appeler cet idéal personnel l'Idéal du Moi (27). Il diffère, par la nature spirituelle des valeurs qui le composent et des énergies qu'il met en œuvre, du Sur-moi freudien, qui n'est au fond qu'une dérivation des énergies bio-psychiques.

Or cet idéal du Moi intervient d'une façon très remarquable dans le problème de l'harmonisation des trois autres instances. Il permet en effet au Moi d'accepter librement les contraintes du Sur-moi et met donc d'accord ces instances qui se surveillaient et s'épiaient de façon rivale. Il permet également de mettre l'harmonie entre le Ça et le Moi, car c'est par l'idéal que les pulsions instinctuelles peuvent prendre un sens acceptable pour le Moi et l'amour une signification spirituelle. Faute de cela, une information sexuelle prématurée ou trop uniquement physiologique risque de provoquer un trauma affectif et des attitudes de défense purement négatives et nuisibles à l'équilibre. Les éducateurs, même chrétiens, ont trop souvent négligé cette formation de l'idéal du Moi, qui seule permet à une conscience délicate et vraiment chrétienne d'accepter ce qu'il y a nécessairement d'animal dans la condition humaine. C'est ainsi qu'on peut arriver sans névrose à pratiquer une vraie chasteté conjugale, ou la chasteté religieuse, qui est encore un équilibre supérieur. Le jeune homme d'aujourd'hui ou l'adulte ne se contentent plus en effet de la loi du célibat, s'ils ne voient en même temps comment elle peut les faire monter plus haut et s'ils ne comprennent comment le renoncement est en même temps un dépassement. Il est juste au reste que, dans ce travail d'harmonisation et de spiritualisation, l'individu ne se soumette pas aveuglément ou par pur formalisme, mais que son esprit bien éclairé entraîne sa volonté.

A côté de ces solutions parfaites, il y a les solutions névrotiques, qui souvent du reste apparaissent au cours de l'adolescence. L'angoisse

(26) Cfr M. Debesse, *La crise d'originalité juvénile.*

(27) Freud parle du Moi idéal dans ses *Essais de Psychanalyse* (tr. fr. 1927, p. 203), mais sans le distinguer nettement du Sur-moi. Par contre, plus tard, dans ses *Nouvelles Conférences,* il déclare que le Sur-moi ne représente pas seulement « les contraintes morales », mais « l'aspiration vers le perfectionnement » (p. 94). On ne voit pas malheureusement si cette aspiration est d'une autre nature que les pulsions transformées qui sont censées constituer le Sur-moi dans son système. C'est tout de même une porte ouverte à la distinction plus nette entre le Sur-moi et l'Idéal du Moi que les Psychanalystes catholiques ont exploitée. Freud a toujours évité soigneusement d'analyser tout ce qui, dans le Moi et le Sur-moi, ne peut se ramener de façon obvie aux pulsions, et son Psychologisme ne doit pas donner le change : il est, comme celui de Pierre Janet, essentiellement matérialiste.

créée dans la conscience par le conflit pulsions-inhibitions réveille alors des situations traumatisantes de l'enfance qui semblaient oubliées. Elle se manifeste alors par des symptômes psycho-organiques tels que les blocages et contractures de l'hystérie, par des ruminations obsédantes, des scrupules et des tics, comme chez le psychasthénique, par des évasions imaginatives comme chez le mythomane, par une introversion accrue et pathologique, comme chez le schizoïde.

De tels cas se rencontrent fréquemment de nos jours, où l'organisme nerveux est devenu plus fragile. Il ne faut pas oublier en effet que la question de terrain est capitale. Dans les mêmes conditions familiales et sociales, tel enfant surmonte des obstacles devant lesquels échoue son frère ou même son jumeau (il s'agit ici de faux-jumeau naturellement). Mais le tempérament de l'un est vigoureux, celui de l'autre plus délicat. Voici par exemple une jeune fille chrétienne militante et véritable entraîneuse de son milieu qui, vers dix-sept ans, perd tout goût de la prière et a l'impression de n'avoir plus la foi. Elle continue à pratiquer comme on le lui conseille, mais plus elle insiste, plus elle a l'impression de jouer la comédie. Il lui semble que, lorsqu'elle se confesse ou communie, une partie de son Moi ricane en elle. Or l'examen de son journal de jeune fille, qu'elle rédigeait depuis de nombreuses années, montra que l'origine de ces troubles remontait à un blocage affectif, datant de l'âge de dix ans, où elle avait perdu son père admiré et tendrement aimé. Pendant la latence sexuelle, où l'affectivité est réduite, on n'avait rien remarqué qu'un grand besoin d'activité et un esprit de domination masculine à l'image de son père. Mais à l'adolescence, où les pulsions amoureuses se font jour, celles-ci restèrent bloquées et avec elles les sentiments. Elle en voulait secrètement au Bon Dieu de lui avoir enlevé son père. Le conflit se dénoua lorsqu'elle put aimer un jeune homme chrétien, en qui elle transféra l'image de son père, et libérer ainsi son affectivité. Du même coup elle retrouva la foi. Si cette dernière en effet n'est pas affaire de sentiment, il ne s'ensuit pas que le sentiment ne soit pas nécessaire, ou du moins grandement utile pour la conserver et mener facilement la vie intérieure. On sait combien l'émotion religieuse facilite la prière, et l'Eglise, par la musique religieuse et les fastes liturgiques, sait admirablement élever les âmes vers le colloque avec Dieu.

On pourrait naturellement citer bien d'autres exemples. Nous dirons pour terminer cette partie, qu'il y a encore des solutions bâtardes, comme certaines évasions vers le travail intellectuel, la fiction artistique, la fugue dans la nature, lorsqu'elles ne sont pas accompagnées de véritable adaptation au milieu bio-social. Plus tard encore, au cours de l'existence, des facteurs psychologiques (chocs moraux, échecs, deuils), des modifications hormonales comme celles de la ménopause ou du retour d'âge, des altérations du tissu cérébral, la tension artérielle, amènent des changements parfois très sensibles de la conduite

ou du caractère. La synthèse de l'âge adulte commence à se désagréger et l'adaptation au milieu se fait plus difficile. L'individu se renferme alors dans la rumination d'un passé aboli et dans une pensée dissociée.

III. LA SUPERSTRUCTURE SPIRITUELLE DU MOI

L'exposé qui précède, sur le Moi empirique et ses modifications au cours de la vie, pose évidemment la question de l'existence d'un Moi métempirique. L'âme humaine n'est-elle qu'une âme animale plus parfaite, ou est-elle pourvue d'un principe spirituel, qui en assure l'immortalité ?

A cette question, les sciences bio-psychologiques n'ont pas de réponse directe, mais elles ne sont pas sans fournir d'utiles éléments d'information. Ainsi nous avons vu que l'homme n'arrive à la synthèse parfaite de sa personne que s'il arrive à concilier les exigences spirituelles, représentées par l'idéal du Moi, avec les pulsions instinctives et les interdictions sociales. C'était déjà marquer que l'homme est d'une autre nature que l'animal, chez qui l'agressivité et la sexualité ne posent pas de problèmes moraux personnels et se heurtent seulement aux interdictions du dressage. Mais cette indication n'est pas la seule que puissent fournir les sciences positives. Aussi nous allons essayer de grouper un certain nombre de faits, manifestant chez l'homme la présence d'une pensée rationnelle, dont les principes et la nature sont véritablement métempiriques, bien qu'elle prenne son point d'appui et ses objets dans l'expérience, pour se les assimiler.

Remarquons toutefois qu'il ne s'agit pas de découvrir une sorte de pensée, séparée de la pensée empirique, et pour ainsi dire juxtaposée à elle. Saint Augustin disait de l'amour qu'il est spirituel jusque dans la chair et charnel jusque dans l'esprit. C'était marquer que l'homme ne peut aimer ni à la façon de l'animal, même lorsqu'il se livre à la débauche, ni à la façon d'un esprit pur, même lorsqu'il atteint les plus hauts sommets mystiques. Cette compénétration du charnel et du spirituel dans l'amour, nous la retrouvons dans l'intelligence et l'on a heureusement réagi de nos jours contre la séparation des facultés, telle qu'on la voit dans la psychologie ancienne, plus préoccupée parfois de distinguer que d'unir. La psychologie d'aujourd'hui nous montre qu'aucune faculté psychologique ne s'exerce sans le concours actif des autres. Il n'y a pas de perception sans mémoire, ni même sans imagination, sans intelligence, sans ébauche d'action, etc. Et l'on doit même dire que, dans la condition présente de l'homme, plus une fonction psychologique est de niveau élevé et évolué, plus elle requiert le concours et le parfait fonctionnement des fonctions qui lui sont subordonnées. Ainsi jamais l'intelligence rationnelle n'apparaîtra chez

l'enfant, si l'intelligence perceptivo-motrice, dont nous avons parlé, n'arrive à son développement normal. Mais inversement, dès le point de départ, la présence d'une pensée spirituelle chez l'enfant peut se remarquer à plusieurs indices et modifie le développement de la pensée empirique, preuve que ni l'une ni l'autre n'est autonome. Il en va comme du développement du système nerveux humain, qui dès le départ s'oriente différemment de celui du singe le plus élevé.

Au reste cette compénétration, qui fait qu'on doit dire de l'esprit humain ce que saint Augustin disait de la présence de Dieu en nous, à savoir qu'il est à la fois au sommet et au cœur de notre être, intimement mêlé à la pâte de notre psychisme et dirigeant notre évolution vers des fins qui dépassent l'horizon empirique, est pleine de signification. Elle ne montre pas seulement en effet que l'homme couronne la création matérielle, mais elle indique aussi que le dualisme chair et esprit, ou matière et esprit, peut être surmonté dans l'unité d'une chair spiritualisée ou d'un esprit incarné. L'opposition, sensible surtout aux extrêmes du monde matériel et du monde spirituel, n'empêche pas l'harmonisation. Bien plus l'homme réalise ce cas limite et paradoxal, que, dans sa condition présente, son esprit a besoin de la matière hautement organisée qu'est le corps animal pour penser et sans doute aussi pour aimer. Cette indigence à la fois par en bas, du côté du corps, et par en haut, du côté de la grâce, a de quoi modérer nos prétentions orgueilleuses. Il faudrait même ajouter qu'il y a encore indigence vis-à-vis de l'entourage social, sans lequel notre esprit n'irait pas loin dans la culture. Mais comme le remarquait Aristote, si l'âme spirituelle semble ainsi en dépendance du sensible, ce pâtir ne l'amoindrit pas, mais au contraire l'enrichit (28).

Il est clair par exemple que l'œil débile de notre intelligence spirituelle est grandement aidé dans son travail d'abstraction par l'organisation empirique de la pensée, par les schèmes qui s'élaborent peu à peu dans le cerveau de l'enfant. Il a fallu de longues accoutumances à l'humanité pour discerner de plus en plus clairement les formes abstraites du nombre arithmétique ou algébrique. M. Piaget a longuement montré dans ses ouvrages sur la pensée de l'enfant comment celle-ci a du mal à décoller de la gangue concrète qu'est la matière nombrante ou nombrée pour s'élever au nombre pur, aux opérations purement formelles. Nous y reviendrons tout à l'heure. Heureusement la voie de l'abstraction lui est facilitée par le travail des générations antérieures, mais il ne faut pas oublier que celles-ci ont mis des millénaires à forger la seule écriture alphabétique et à fortiori le langage rationnel et la science. L'homme primitif et encore aujourd'hui le savant expérimentateur pensent avec leurs mains et leur cerveau en même temps qu'avec leur intelligence spirituelle. Le corps

(28) *De l'âme*, 417 b 2-8.

et le cerveau fournissent ainsi pour ainsi dire la matrice, le schéma directeur, le système de relations empiriques d'où sortiront l'idée et le concept. Si aujourd'hui l'enfant et l'étudiant peuvent assimiler en un temps record le travail scientifique de l'humanité, ils seraient incapables, livrés à eux-mêmes, d'aller bien loin sur cette route. Néanmoins il faut admirer qu'en l'espace de quelques années, de sept à seize ans environ, la pensée rationnelle puisse organiser selon ses exigences le chaos de notions empiriques et de données linguistiques fournies par le milieu social et culturel. Les tests nous permettent de suivre de façon assez précise cet ordonnancement. Il nous reste à en esquisser brièvement les étapes.

Evolution de la pensée rationnelle à partir de sept ans.

Si à sept ans l'enfant connaît beaucoup de mots (2.500 environ) (29), il s'en faut qu'il en puisse donner une définition abstraite correcte. S'il s'agit d'objets concrets, il dira : la fourchette, c'est pour manger; la chaise, c'est pour s'asseoir, etc... Par où l'on voit que l'objet est défini en fonction de sa relation au moi empirique, beaucoup plus que dans sa nature propre, par exemple : la fourchette est un objet de métal de telle ou telle forme, etc. Il faut attendre neuf ans pour que la réponse au « qu'est-ce que » contienne un substantif tel que « chose », « instrument », par exemple : la fourchette est un instrument pour manger (30). Encore est-ce bien imprécis. S'il s'agit de mots non plus concrets, mais abstraits, tels que « bonté » ou « charité », c'est à douze ans seulement que l'enfant fera des réponses du genre suivant, très imparfaites elles aussi : « c'est être gentil », « c'est ne pas battre », « c'est partager », définitions qui, comme on le voit, sont des cas particuliers et non pas une réponse valable pour tous les cas (31). Sur un vocabulaire de 65 mots, concrets et abstraits, pris au hasard dans un dictionnaire, 20 seulement sont élémentairement compris à huit ans, 38 à douze ans et 51 à seize ans (32).

L'organisation élémentaire des notions se fait par couples associatifs de contiguïté (v.g. fumée - feu), de contraste (v.g. grand et petit), ou de ressemblance, ainsi que l'a montré H. Wallon (33), redécouvrant Aristote. Mais la pensée empirique contamine souvent la pensée logique. Ainsi un enfant dira : la fumée c'est du feu, à cause du lien de contiguïté, qui n'est pas nécessairement un lien causal, ou encore : le soleil c'est une grosse ampoule électrique, que le Bon Dieu allume en tournant le bouton... Les explications fournies ainsi par

(29) Cfr enquêtes de M^lle^ Descoeudres, dans *Le développement de l'enfant de deux à sept ans*, Delachaux, s. d.
(30) Cfr test de Binet-Simon.
(31) Cfr *ibid.*
(32) Cfr test de Terman-Stanford, vocabulaire remanié par Claparède.
(33) H. Wallon, *Les origines de la pensée chez l'enfant*, t. I, p. 45.

l'enfant aux phénomènes de la nature qu'il perçoit fourmillent d'interprétations animistes ou de la plus haute fantaisie (34). Mais n'en trouvait-on pas encore il y a peu de siècles dans les livres des philosophes les plus patentés ? De même ces explications renferment des contradictions qu'ils ne perçoivent pas, comme le démontre le test de Piaget (35), que voici : Si l'on demande à un enfant pourquoi flottent les barques, il répondra : parce qu'elles sont légères; mais si l'on ajoute : Et les gros bateaux, pourquoi flottent-ils ? il répondra sans se troubler : parce qu'ils sont lourds. La solution est du niveau de neuf à dix ans (36).

C'est aussi à dix ans que l'enfant pourra discerner ce qu'il y a d'absurde dans des phrases comme celle-ci : « J'ai trois frères : Louis, Roger et moi » ; ou encore : « On a trouvé le corps d'une jeune femme coupée en 18 morceaux, on croit qu'elle s'est tuée elle-même (37)». Il faut en effet une sorte de raisonnement fondé sur une intuition concrète des moyens d'exécuter ce suicide, pour discerner l'absurdité. Nous avons vu personnellement un enfant de dix ans qui, prié de dire combien il y avait de garçons dans sa famille, refusait d'y inclure son père et son frère au berceau. Les ressemblances d'ordre plus général sont donc encore masquées par des différences particulières. L'inverse existe aussi, puisqu'on sait que l'enfant généralise indûment. L'ajustage des mots aux notions abstraites est donc un travail lent et compliqué. C'est seulement vers douze ans que l'enfant sait établir des ressemblances ou différences entre plus de deux objets (38).

Le raisonnement purement formel perce vers onze ou douze ans (39). Il s'annonce par l'emploi du mot « donc », qui apparaît à cet âge (40), par la possibilité d'élaborer une solution méthodique pour un problème pratique, par exemple pour retrouver une balle perdue dans un champ (41). Mais auparavant l'enfant refusera de dire combien il y aura de têtes de chien dans une cour où sont renfermés trois chiens à six têtes. Il répondra invariablement : c'est impossible. Or ce niveau de douze ans d'âge mental est, dans nos pays pourtant civilisés, le niveau moyen des adultes (42). Une élite seule va plus loin. Il faut un niveau mental de quatorze ans pour qu'apparaisse le goût du raisonnement (43), que les définitions de mots abstraits soient

(34) *Ibid.*, p. 152-153.
(35) Piaget, *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant*, p. 98-113.
(36) *Ibid.*, p. 223 et 239-240; Wallon, *op. cit.*, t. II, p. 290-292.
(37) Cfr test Binet-Simon.
(38) Cfr Terman-Stanford.
(39) Piaget, *Le jugement...*, p. 91.
(40) *Ibid.*, p. 43.
(41) Cfr Terman-Stanford.
(42) D'après les estimations de Binet et Simon.
(43) Mendousse, *L'âme de l'adolescent*, p. 135; Debesse, *La crise d'originalité juvénile*, p. 104. C'est l'attitude déjà relevée dans le *Protagoras* de Platon par plusieurs auteurs.

à peu près correctes (44), et non plus seulement pragmatiques ou vagues. Enfin c'est au niveau mental de seize ans que la raison est en possession de toutes ses opérations, et maîtrise les mécanismes d'induction et de déduction de façon suffisante pour créer la science (45).

Bien que ces résultats soient assez décevants pour l'honneur de l'ensemble de l'humanité, il reste que cette pensée rationnelle et spéculative, qui aboutit à la science et à la philosophie, est d'un autre ordre que la pensée empirique. Même si chez beaucoup d'hommes elle ne parvient pas à son plein développement, elle leur permet de se forger ou du moins de reconnaître un idéal, qui oriente leur vie vers des fins transcendantes, et cela suffit à conférer à l'homme une dignité incomparable. Elle se réfère en outre, dans le plan spéculatif, à des principes absolus et à des concepts universels, qui transcendent la modalité toujours changeante de l'expérience sensible. C'est ce qu'il nous faut considérer un peu plus en détail.

La transcendance de la pensée rationnelle.

Le concept tout d'abord est autre chose que la « synthèse mobile », dont sont capables les animaux supérieurs et à partir de laquelle il est lui-même forgé. En effet, au lieu d'être la synthèse empirique et concrète, qui résulte d'une somme finie d'expériences, un concept représente, de par sa nature même et en vertu des exigences de la pensée qui le crée, une infinité de cas possibles revêtant la même forme, discernée par l'esprit et exprimée par lui. Peu importe ici le bien-fondé du caractère ainsi discerné et retenu comme définissant l'objet et exprimant une « nature » ou une « qualité », telles que l'homme, le triangle ou la couleur. L'important c'est qu'il y ait création d'un absolu, d'un objet-type, censé valable pour tous les cas et tous les esprits, à qui l'on attribue une valeur de norme permanente, bref qui est censé être la loi de la chose ou du phénomène, et que l'intelligence humaine n'acquiert l'intelligence spéculative des choses qu'en les transcrivant sous ces modalités absolues que sont les concepts. En effet ce caractère général et absolu des concepts fournit à la pensée une intelligibilité nouvelle des objets de son expérience, et au lieu de raisonner sur le mouvant de son expérience, elle raisonne sur des « êtres de raison », qui peuvent du reste lui masquer le réel. Ce sont eux pourtant qui ont permis l'essor de la technique et de la science. L'outil en effet n'est pas autre chose qu'une réalisation dans la matière, toujours défectueuse par quelque côté, d'une idée, d'une forme, d'un type d'instrument conçu par la pensée. C'est ainsi que la taille des silex manifeste déjà ce pouvoir qu'a l'esprit de dégager des formes universelles, car on aperçoit qu'ils sont taillés de façon systématique,

(44) Cfr Terman-Stanford.
(45) *Ibid.*

conformément à une loi de construction et à un modèle type. Le résultat en est souvent admirable, en dépit des moyens dont l'homme disposait alors, et l'on voit qu'il a cherché à réaliser du plus près qu'il pouvait son modèle idéal. Il y a ainsi, dans l'outil et dans l'objet artificiel, quelque chose d'imparfait, si on le compare aux œuvres de la nature qui sont beaucoup plus complexes, mais aussi quelque chose de rigide qui trahit les exigences et les modalités de la pensée de leur auteur.

Mais c'est surtout la pensée proprement spéculative qui manifeste la transcendance de la pensée humaine. L'esprit va en effet poser entre les concepts, ou entre la réalité et les concepts, des jugements d'identité et de non-identité, des raisonnements nécessaires, qui satisfont en lui des exigences de Vérité, auxquelles l'animal est totalement étranger. Il se battra et peinera pour obtenir ces évidences et ces vérités, qui sont le pain de son esprit. Il énoncera des jugements catégoriques et tout jugement catégorique, c'est-à-dire affirmatif, selon l'étymologie du mot, est dans la pensée de celui qui affirme, — fût-il le pire des sceptiques — l'énoncé d'une Vérité à tout le moins problématique, mais qui lui sert de référence. S'il ne croit pas pouvoir accéder à la Vérité, il sait au moins ce que cette valeur veut dire et c'est déjà une façon de la connaître.

Dans cette pensée spéculative les raisonnements se font à partir des absolus que sont les concepts. Les objets ne sont donc plus ici des synthèses mobiles, mais des formes définies, au moins en droit. Désormais c'est sur l'homme, entendu par exemple comme bipède ou mortel et comme possédant toujours ce caractère plus ou moins spécifique, que la pensée va s'exercer. Ou encore c'est sur le triangle conçu comme possédant toujours trois angles, et non plus sur le schème sensible du triangle, qui les possède aussi, mais de façon encore particulière, que va raisonner l'esprit humain pour bâtir la science. Ce sera cet universel-type que visera à exprimer le langage humain lorsqu'il emploiera l'article « défini » et non plus « indéfini » devant le substantif ou l'adjectif, parlant de « l'homme » ou de « la grandeur ». Peu importe encore que le caractère distinctif ainsi envisagé, — « l'humanité » de l'homme ou la « hachéité » de la hache, « l'être constituant » d'un être (le τὸ τί ἦν εἶναι„ comme disait Aristote (46) — soit clairement aperçu et définissable comme les natures simples de Descartes. Le fait que la pensée envisage l'homme comme tel est déjà la preuve que la pensée humaine est capable de se mouvoir par la cime dans un plan d'à priori et d'absolu, qui n'est plus celui de la nature matérielle, variable et mouvante. Telle bonne femme à l'esprit peu délié n'arrivera peut-être pas à admettre qu'un kilo de plumes soit aussi lourd qu'un kilo de plomb. C'est qu'alors elle ne peut assez

(46) *De l'âme*, 429 b 10-22.

séparer la « nature simple » du kilo des objets auxquels s'applique cette nature. Mais à vrai dire il s'agit là d'un raisonnement purement spéculatif, car dans la pratique elle saura bien peser l'un et l'autre et reconnaître alors l'identité des poids. Elle est à un premier stade d'abstraction, où elle ne peut encore saisir spéculativement un rapport de rapports, et se borne à le concevoir pratiquement. La saisie de la norme de référence qu'est le kilo est cependant déjà réelle, puisqu'en pratique c'est cette tare qui fera foi et par rapport à laquelle elle appréciera la plume ou le plomb.

Si nous passons maintenant à l'ordre moral et à la conduite humaine, il est remarquable que les mœurs humaines ne sont pas seulement des habitudes de fait comme pour les animaux, mais qu'elles sont censées relever d'un ordre juridique qui leur sert de norme, indépendamment des contraintes sociales. Sans doute là aussi tous les individus n'arrivent pas à la même clarté qu'Antigone sur la valeur des lois non écrites. Il est déjà admirable que les hommes y puissent atteindre. Et les juges iniques, les blasés ne sont jamais tout à fait insensibles à cette lumière quand on la leur présente. L'enfant, très tôt, a cette notion de la règle absolue, comme l'a montré M. Piaget (47), et le difficile est même de lui faire admettre qu'il y a des exceptions. Ce juridisme simpliste est symptomatique d'une exigence de l'esprit. Le malade mental aussi et même le pervers, aux heures où l'instinctivité n'obnubile pas leur esprit, ont une certaine conscience de leurs devoirs et de leurs droits, sur lesquels repose la dignité humaine. Ils sont sensibles, plus qu'on ne croit, dit justement le Dr Baruk (48), aux égards qu'on a pour eux. Et l'inadaptation sociale tient sans doute, dans une large mesure, à l'hostilité ou à l'indifférence qu'ils ont rencontrées sur leur chemin.

Pour être complet, il faudrait encore tenir compte de la vie et des valeurs spirituelles que les religions développent chez l'homme. Ce recours, si imparfait et déformé qu'il soit en certains peuples et certains individus, à un être qui personnifie l'Absolu, manifeste l'aimantation positive de l'esprit vers un Absolu existentiel, et donc réel, et simultanément la connaturalité de notre esprit avec le Transcendant. « Car nous sommes de sa race », disait saint Paul, en reprenant l'expression du poète païen (49). Mais quiconque aura cherché à approfondir ce commerce existentiel que la religion établit avec Dieu et pénétré dans l'intimité divine, telle que l'instaure le christianisme, doutera encore bien moins de la grandeur de son âme et de sa destinée. Certes, cette région profonde du Moi, que nous appelons de fa-

(47) Cfr Piaget, *Le jugement moral chez l'enfant*; *Le jugement et le raisonnement chez l'enfant.*

(48) Baruk, *Psychiâtrie morale expérimentale*, Paris, Presses Universitaires de France, 1945.

(49) *Act.* XVII, 28.

çon purement figurée la superstructure, pour l'opposer à la zone des instincts animaux, est difficilement accessible à la conscience humaine, qui se meut essentiellement dans le temps et le monde sensible. Le surnaturel, qui affecte d'abord cette zone, l'est davantage encore et nous échappe en grande partie. « Nondum apparuit quid erimus. (50) » L'homme néanmoins, par une sorte d'instinct spirituel, qui peut être faussé ou oblitéré, mais qui reste la loi de son être, a le sentiment d'être fait pour un avenir meilleur, pour un ordre fraternel, pour une communion avec le divin.

Ainsi ressort l'extraordinaire richesse de l'âme humaine, qui par ses bases récapitule le monde et son histoire, et qui donne à ce monde matériel, déjà image de Dieu, de servir en l'homme un esprit, qui est, comme Dieu, amour et liberté.

Louvain, Paris.

G. CRUCHON, S. I.
Professeur de psychologie expérimentale.

(50) *1 Jo.* III, 2.